HOPE COOK

Talson decements

bayard

Maison de CenareS

Ouvrage publié pour la première fois en langue originale aux États-Unis par Amulet Books, une maison d'édition de Abrams, en 2017, sous le titre : $House\ of Ash$ © 2017, Hope Cook

Cette traduction est publiée en accord avec Hope Cook c/oThe Bent Agency et avec son représentant attitré L'Autre Agence, Paris, France. Tous droits réservés.

© 2019, Bayard Éditions pour la traduction française et la présente édition 18, rue Barbès, 92128 Montrouge Cedex ISBN: 978-2-7470-9637-9 Dépôt légal: octobre 2019 Première édition

Reproduction, même partielle, interdite.

Ce livre est une œuvre de fiction. Toute référence à un évènement historique, à des personnes ou à des lieux existants se fait dans le but d'un usage fictionnel. Tous les autres noms, lieux et évènements sont imaginés par l'auteur, et toute ressemblance avec des personnages, situations ou lieux réels ou imaginaires ne serait que fortuite.

Loi n° 49-956 du 16 juillet 1949 sur les publications destinées à la jeunesse.

HOPE COOK

Maison de CendreS

Traduit de l'anglais (États-Unis) par Patrice Lalande

bayard

« J'ai fait quatre rêves d'affilée, dans lesquels tu étais brûlée, sur le point de brûler, ou toujours en train de brûler.»

Maison de paille, chien de paille, Richard Siken



1

Mila, 1894

- Je ne lui fais pas confiance, Diablo.

La voix de Wynn était un murmure, un secret chuchoté entre le ronronnement des moteurs du paquebot et la rumeur assourdie des chevaux. Mila avançait dans les allées recouvertes de sciure de l'écurie, où les becs de gaz étaient réglés au minimum. Une jument baie piaffa doucement à deux reprises, et ouvrit grands ses yeux noirs aux longs cils quand Mila passa devant elle.

Son regard est froid.

La voix était toute proche, à présent, et Mila entendit le hennissement grave de Diablo.

Il avait senti son odeur.

 Wynn, mère va te tuer pour ça, l'avertit-elle, parvenue au bout de l'allée.

Wynn se redressa d'un coup, s'appuyant sur le garrot soyeux. Si Mila était la seule à pouvoir chevaucher Diablo dehors, personne d'autre que Wynn ne pouvait s'endormir sur lui, le visage plaqué sur son cou puissant, les mains pendant sur ses flancs d'ébène, à la façon d'un petit animal épuisé. Diablo la gardait sur lui comme une selle. La chevelure de la fille, noire comme celle de leur père, se confondait presque avec la robe du cheval, et toutes deux contrastaient avec les taches brillantes de sa peau blanche et de ses lèvres rouges.

Wynn considéra Mila de ses yeux sombres, puis son visage s'empourpra et elle arbora en quelques secondes cet air impérieux et méprisant qu'elle tenait de leur mère, se comportant non plus comme une enfant de douze ans mais comme une apprentie duchesse.

Mais non, voyons, elle dort! répondit-elle en rejetant en arrière ses longs cheveux.

Elle caressa la crinière de Diablo, qui hennit de plaisir. Mila soupira et gratta délicatement la tête de l'animal, aux poils fins et doux comme du velours. Cela lui mit un peu de baume au cœur.

- Nous ferions bien de la rejoindre tant que c'est encore vrai, dit Mila.
- Je veux repartir à Venise, rétorqua Wynn en se mordillant la lèvre.
- Et moi que père revienne! s'emporta Mila d'une voix qui résonna entre les stalles assoupies. Le revoir encore une fois, sans la folie de l'opium au fond de ses yeux!

Les longues oreilles de Diablo frémirent et un cheval pommelé rua dans le box voisin. Wynn baissa la tête et redevint une petite fille.

- Je suis désolée, soupira Mila, posant une main sur le bras de sa sœur.
 - Il m'effraie, confessa cette dernière.

Mila savait qu'elle ne parlait pas de leur père, présumé mort.

- Nous devons nous adapter à la situation, raisonna
 Mila. Mère va l'épouser. Nous ne pourrons rien y faire.
- Facile à dire pour toi, répondit Wynn, ses doigts serrant la crinière de Diablo. Tu as dix-sept ans. Tu pourras te marier bientôt et lui échapper.
- Je n'irai nulle part sans toi, rétorqua sa sœur en lui prenant la main.
 - Tu le promets? l'implora Wynn, la mâchoire crispée.
 - − Je le promets, murmura Mila.

Elle pencha son front contre l'encolure de Diablo. La respiration du cheval était lente et régulière, et la jeune fille fut saisie de l'envie irrésistible de l'éperonner, les bras de Wynn serrés autour de sa taille, et de partir au galop jusqu'aux confins du monde.

- Nous devons rentrer, gémit Mila.

Wynn soupira et se laissa glisser au sol, atterrissant souplement dans la sciure. Diablo s'agita, inquiet.

Nous sommes bientôt arrivés, lui murmura Mila.
 Demain, tu seras libre et nous galoperons pendant des heures.

Il posa doucement sa tête contre le visage de la jeune fille, dont les cheveux blonds collèrent à ses naseaux. Elle sourit et s'écarta quand l'animal renâcla, caressant sa joue de son souffle chaud.

- Allons-y, dit-elle à Wynn.

Elles remontèrent l'allée de l'écurie, remarquant à peine le perpétuel roulis de l'océan sous leurs pieds. Un pale-frenier sourit à leur passage, des mèches rebelles couleur paille dépassant de sa casquette à rayures. Mila lui renvoya son sourire. Le garçon était grand et maigre, avec un visage volontaire et des mains robustes. Elle comprit qu'elle préférerait toujours un garçon crasseux et ruisselant de sueur, mais souriant, à un gentleman bien habillé au regard glacial.

Elles se faufilèrent dans la coursive réservée à l'équipage, montèrent un étroit escalier en fer, et parvinrent dans la partie supérieure du *Majestic*, dont les sols étaient recouverts de tapis moelleux et les murs, lambrissés de panneaux en noyer. Minuit avait déjà sonné et les salles et salons étaient calmes, à présent : quelques rares gentilshommes étaient occupés à jouer aux cartes, sirotant leur whisky et fumant le cigare avec d'autres spécimens fortunés de la bonne société.

Ils la dévisagèrent. Elle savait ce qu'ils voyaient : une grande blonde au regard trop téméraire pour être celui d'une femme du monde. Ils froncèrent les sourcils en apercevant ces deux jeunes filles déambuler à cette heure avancée, sans aucun adulte pour les accompagner. Elle leur renvoya leurs regards, une main posée sur l'épaule étroite de Wynn.

J'ai autant le droit d'être là que vous.

Elle savait que sa mère ne serait absolument pas d'accord avec cette idée.

Elles gravirent le grand escalier, leurs semelles en cuir claquant sur le marbre poli, puis suivirent le long couloir qui menait à leurs cabines de luxe. La moquette était épaisse, et les becs de gaz baignaient de leur lumière les parois murales en bois foncé et les appliques dorées.

Mila porta un doigt à ses lèvres et Wynn hocha la tête. La porte noire s'ouvrit facilement sous sa main et elles se glissèrent dans le salon. Une unique lampe brillait, dont la flamme projetait des ombres mouvantes sur les motifs complexes incrustés dans la cloison. Wynn avança jusqu'au petit bar situé à l'angle de la pièce et se servit un verre d'eau de la lourde carafe en cristal. Mila s'apprêta à éteindre le bec de gaz.

− Tu es *sortie*, n'est-ce pas?

Mila se retourna et inspira d'un coup. Leur mère se tenait sur le seuil de son salon personnel, ses longs cheveux blonds tombant en cascade sur ses épaules, sa grande robe de chambre en satin rouge foncé contrastant avec sa peau pâle. Wynn était immobile dans le coin, juste derrière Ada Kenton, qui ne l'avait pas vue.

 Je n'arrivais pas à dormir, se justifia Mila, d'une voix posée.

Ada scruta sa fille comme un oiseau de proie, notant la chevelure blonde hâtivement remontée sur sa tête, le nœud négligé de sa ceinture en tissu, et la sciure qui adhérait au bas de sa robe de satin bleue. Je suis partie voir si Diablo allait bien.

Cette réponse incita Ada à avancer. Wynn décocha un regard angoissé à sa sœur et se glissa derrière sa mère pendant que celle-ci était concentrée sur Mila. Elle disparut dans leur chambre.

Ada Kenton gifla sa fille.

– Tu ne portes même pas de corset. Mon Dieu, que doivent penser les gens?

Wynn était en sécurité à présent, et le soulagement que ressentit Mila l'emporta sur le coup reçu sur sa joue gauche.

Je me moque de ce qu'ils pensent.

- Je suis sur le point d'épouser l'homme le plus riche du Canada. Hors de question que tu viennes me faire honte, siffla Ada.
 - − Pas besoin. Vous faites ça très bien toute seule.
- Ton père a déjà essayé de me déshonorer avec sa faiblesse et ses mœurs dégoûtantes, railla-t-elle dans un rictus, et j'ai dû faire jouer toutes les relations de ton grand-père pour effacer les dommages...
- Vous l'avez fait déclarer mort! cria Mila, incapable de se retenir, de contenir les larmes qui menaçaient de couler du coin de ses yeux.
- Il est mort, rétorqua Ada, qui s'avança tout près de Mila, sa poitrine se soulevant et s'affaissant, ses joues empourprées par l'émotion. Mort dans tout ce qui fait qu'un homme appartient à la bonne société. À présent, si par ton comportement tu fais réapparaître dans notre

famille ne serait-ce qu'une once de la personnalité déplorable de ton père, je t'enverrai dans un couvent. Et ce cheval sera vendu pour faire de la colle de peau.

 Oui, mère, répondit Mila, exerçant de nouveau le plus rigoureux contrôle sur sa voix.

Ada se retourna et repartit dans sa chambre, dont elle claqua la porte. Mila laissa rapidement échapper le souffle froid qui avait gagné ses poumons et se tourna vers le miroir près de la lampe. Sa joue pâle était encore rougie par l'empreinte de la main de sa mère, mais elle savait d'expérience qu'il n'y paraîtrait plus au petit matin. Elle se regarda, et se prit à souhaiter d'être intérieurement aussi dure et résolue que le visage qui lui renvoyait son regard.

Il donnait l'impression d'avoir transformé la douleur en glace.

Elle ôta les grandes épingles qui retenaient ses cheveux. Ses longues mèches blondes tombèrent en cascade sur ses épaules tandis qu'elle gagnait sa chambre. La pièce était sombre. Elle entendait la respiration de Wynn, à la fois rapide et brûlante.

- Je suis désolée, murmura Wynn.
- Ne t'en fais pas, répondit Mila, laissant ses vêtements en tas par terre. Je n'aurais pas dû réagir à la mention de père... C'était stupide.

Elle enfila la robe de chambre qu'elle avait abandonnée un peu plus tôt et se glissa dans le lit glacé.

Le silence ne dura qu'un instant.

– Je peux dormir avec toi?

Pour toute réponse, Mila ouvrit ses draps. Wynn s'agita pendant quelques minutes, à la recherche de la bonne position pour se caler contre sa sœur, et elle s'immobilisa enfin, la tête nichée contre son omoplate.

- Père est-il vraiment mort? demanda-t-elle presque dans un soupir.
- Je l'ignore, répondit Mila. Il faut croire que ça n'a aucune importance. Il est parti, et nous aussi.

2

Curtis, aujourd'hui

La vie ne fait jamais rien comme on veut, mais une moto tout-terrain, ça se dresse.

On peut se glisser dans l'âme de cent kilos de métal et de plastique à indice d'octane 91, et connaître la sensation de voler à même le sol. On peut régler son cœur à la vitesse d'un chef-d'œuvre et laisser son existence derrière soi.

Curtis fit bondir la Bête et coupa l'accélérateur.

Pendant quelques secondes, il fut totalement concentré sur le saut, dans cet espace sacré entre décollage et chute, où l'air n'est plus qu'un sifflement qui vous traverse. Puis la roue arrière toucha le sol, et lui et la moto ne firent plus qu'un, absorbant l'impact, genoux et suspension poussés à leur limite, avant d'être emportés de nouveau à vive allure.

Il remit les gaz et s'enfonça dans les bois, serrant les jambes alors que son engin tentait de le désarçonner. Il fonça sur le sentier sinueux, franchissant les mares d'ombre et de soleil, ses mains engourdies recourbées comme des serres sur les poignées vibrantes. La Bête chantait son *brap*, *brap braaap*, note aiguë et joyeuse noyant les grognements sourds, et son pot d'échappement pétaradait telle une rafale de mitraillette. Le cœur du garçon battit à tout rompre quand les bosses et les irrégularités du chemin l'envoyèrent glisser dangereusement près de la pente caillouteuse.

Il valait mieux rentrer. Mais non. Encore un peu. Un petit moment sans responsabilités, sans la maison, sans la folie.

Son torse brûlait de rage, comme si une main coupante s'était dressée pour lui dérober sa joie. Il n'était pas prêt à repartir – les poings serrés et la poitrine compressée – vers ce cauchemar quotidien qu'était sa vie.

Il réagit en jetant la Bête sur la droite, s'enfonçant comme un damné à roues sur un sentier dangereusement mal entretenu, qu'il n'avait jamais emprunté auparavant.

Les arbres et les virages se ruaient sur lui, impitoyables et rapides. Des branches fouettaient ses bras, et un rire sinistre monta du fond de sa gorge quand il manqua de perdre le contrôle dans un virage en épingle à cheveux. Il passa la troisième et atteignit le sommet de la colline, qui donnait sur un vaste champ. Il s'y accorda une dernière accélération. Le vent siffla à ses oreilles et lui piqua les yeux à le faire pleurer.

Seul subsistait le frisson aigu de frôler la limite de ses capacités.

Amener la moto jusqu'à l'extrémité du précipice... et gagner.

Il fit fumer l'embrayage et laissa sa roue arrière creuser un sillon dans la terre. Quand il coupa enfin le contact, des ondes de chaleur montaient du moteur de sa CR500, tel un animal dompté haletant sous l'effort.

Il passa la jambe par-dessus la moto et s'étira, ses bottes couvertes de terre, ses bras nus ruisselant de sueur. La Bête, maculée de boue, ne bougeait plus, obéissante, émettant simplement une série de petits cliquetis en signe de soumission à mesure que le métal refroidissait et se contractait.

Ses muscles étaient du caoutchouc et son torse lui faisait mal, mais il sourit, satisfait d'avoir extirpé la douleur sourde au fond de lui.

Presque.

C'était un de ces jours d'automne sans aucun souffle d'air, un instant capturé à l'entre-saison, où tout prend une teinte sépia, rechignant au dernier pas vers la morne grisaille de novembre. Les herbes claires lui arrivaient aux genoux, entre des taches de lichen couleur rouille, mais aujourd'hui leurs habituels bruissements ne se faisaient pas entendre, et elles n'ondoyaient pas.

Il n'y avait pas de vent, pas le moindre mouvement.

Droit devant lui, Curtis aperçut un petit bosquet que rien ne distinguait des autres. Si ce n'est que les feuillages de ces arbres *bougeaient*. Et un bruit résonnait, comme si un train de marchandises venait de passer et disparaissait au loin.

Les poils de sa nuque se hérissèrent. Il lança un regard inquiet tout autour de lui, mais il était complètement seul.

Curtis s'approcha de la lisière, et y fut accueilli par des saules aux branches entremêlées et des peupliers blancs. Le sifflement du vent ne cessait d'augmenter, mais sa peau lui confirmait qu'il n'y avait pas la moindre brise.

Il secoua la tête, se rebellant devant cette impossibilité.

Il avait l'impression d'être devant une grande lame marine. Les feuilles frissonnaient et remuaient, les branches s'agitaient d'un côté et de l'autre. Il pénétra dans le cercle des arbres et sentit le vent qui hurlait à ses tympans, lui enjoignant d'avancer encore.

Ce qu'il fit, le sang martelant ses veines, alors qu'il était gagné par une soudaine impulsion de rejoindre le centre du bosquet, de trouver le *cœur* de la chose. Un sombre besoin, en lui, s'empara des rênes. Sa respiration s'accéléra.

Tout autour de lui ce n'était que hurlements, un cri aigu qui se glissait dans ses oreilles et s'enfonçait dans les ténèbres derrière ses yeux. Le monde, au bord de l'abîme, tournoyait comme une toupie. Il tomba à genoux et ses mains se portèrent à sa tête. *Non, non.*

Une violente douleur lui vrilla le crâne, chuchotant des mots qu'il ne comprenait pas. Sa bouche s'ouvrit pour laisser échapper un râle qui jamais ne sortit. La souffrance cessa d'un coup.

Il haleta, reprit son souffle, mais resta à quatre pattes pendant de longues minutes, des bouts de feuilles sèches adhérant à la surface de sa peau. Il sentit l'odeur de la végétation qui entrait en décomposition, et lutta entre deux inspirations pour maîtriser sa peur. *Un*, *deux*. *Un*, *deux*.

Il parvint à se redresser, chancelant sur ses pieds, et les éclats de son esprit se heurtèrent, brisés et fumants. Quelque chose *qui n'était pas vraiment lui-même* cherchait à passer entre les brisures de son corps.

Le vent tourbillonnait toujours, agitant feuilles et branches.

Je ne suis pas comme mon père. La peur longtemps contenue se déchaînait finalement dans toute son horreur. Pitié, je ne suis pas malade comme lui...

Son regard se reporta vers les arbres.

Sors de là. Sors de là, bon sang!

Il avança en titubant, un pied après l'autre, ignorant le hurlement intérieur qui lui ordonnait de rester.

Il parvint à la lisière du bosquet et combattit le besoin pressant de jeter un coup d'œil derrière lui... et la certitude que le vent charriait des *mots*.

Il riva son regard sur sa moto. Un pied après l'autre. *Sors de là*.

Il n'y avait plus le moindre souffle d'air à présent, mais il entendait toujours le murmure qui l'appelait.

Mains sur les poignées. Pied sur le kick. Rugissement du moteur.

Il fonça à travers le champ comme si la mort était à ses trousses. Le vide le chassait et ses os voulaient s'écraser dans les ténèbres, comme un homme vacillant au bord d'un précipice.

Il retrouva la lisière et la fraîcheur familière de la forêt s'installa autour de lui.

Il tenta de se persuader qu'il ne s'était pas brisé en morceaux dans ce bosquet, que rien en lui n'avait été altéré à jamais.

Mais c'était un mensonge.

3

Mila

Les mains de Wynn étaient enfouies dans les boucles blondes de Mila, comme si elle tenait la crinière de Diablo. Mila avait les yeux fermés, attentive à la respiration de sa petite sœur, dont les doigts se resserraient sur ses mèches entre deux inspirations.

Elle se dégagea délicatement sans la réveiller, et se glissa hors du lit dans les prémices de la lumière matinale.

Elles découvriraient aujourd'hui leur nouvelle demeure.

Il ne semblait y avoir personne dans le salon voisin. Elle entra précautionneusement pour boire un peu d'eau.

 Oh! laissa-t-elle échapper quand elle se retrouva nez à nez avec Zahra Amahdi, la domestique mise à son service par son futur beau-père.

Zahra, penchée au-dessus d'une pile d'habits, se redressa et considéra Mila de ce regard froid qui paraissait toujours la jauger, et que Mila ne savait pas vraiment interpréter. Elles avaient le même âge, mais la jeune fille au teint olivâtre la regardait avec un mélange de léger défi et de connivence. Absolument pas les manières d'une domestique.

 Mr Deemus envoie des vêtements pour vous, lui annonça Zahra.

Elle avait prononcé le nom avec un petit rictus sur ses lèvres charnues, comme si sa sonorité même l'amusait. Mila jeta un bref regard sur les habits coûteux et hocha la tête. Elle se servit un verre d'eau et observa Zahra mettre les vêtements en ordre : une chemise de corps, un corset, un jupon, une jupe longue en lin, un chemisier blanc au tissu épais, et, pour finir, une élégante veste grise.

- Vous savez des choses au sujet de la demeure? s'enquit Mila.
 - Non.
 - Il vient d'hériter.
 - Oui.
- Donc la maison était restée close pendant longtemps.
 Vous en connaissez la raison?
- Je ne suis qu'une domestique, rétorqua Zahra en se redressant, transperçant Mila du regard. Le maître ne se confie pas à moi.
- Oui, une domestique, acquiesça Mila, qui cala sa hanche contre le bar et croisa les bras. Ce qui signifie que les gens vous donnent des ordres, ou vous traitent comme si vous étiez invisible. Dans un cas comme dans l'autre, vous entendez des choses.

Zahra considéra Mila d'un air nouveau.

- Apparemment, l'exécuteur testamentaire responsable de la propriété a mis plusieurs années à retrouver le maître.
- Il n'avait pas de contact avec sa famille? s'étonna sèchement Mila.
- Ils étaient en froid, expliqua Zahra, détournant un instant le regard tandis qu'une ombre traversait son visage avant de regarder Mila de nouveau, parfaitement sereine. Il y a trois semaines, il a reçu une lettre lui apprenant qu'il avait hérité de la totalité de la fortune Deemus.

Mila haussa imperceptiblement les sourcils. Il y avait exactement trois semaines aussi que leur avaient été annoncées les fiançailles surprises.

Sa mère s'était débrouillée tant bien que mal avec ses ressources déclinantes : elle avait fait le tour des cercles de la bonne société à Venise, tentant de taper dans l'œil de tous les hommes riches à cent kilomètres à la ronde. On parlait toujours beaucoup trop à Londres, ce qui avait conduit Ada à entraîner Wynn et Mila loin de leur contrée natale pour visiter l'Europe.

La veuve splendide et ses deux adorables filles.

On leur avait présenté Andrew Deemus à Florence, et elles l'avaient revu à Venise, dans leur hôtel. Il avait d'abord joué les admirateurs convenablement réservés face au chagrin étudié d'Ada, et à ses œillades plus étudiées encore. Soudain, il était passé d'un aimable attrait à une déclaration en bonne et due forme. Un changement abrupt qui était pour le moins inquiétant.

 Cela fait combien de temps que vous travaillez pour lui ? demanda Mila.

L'homme demeurait en grande partie une énigme, et sa façon de choisir les domestiques n'aidait en rien.

Les yeux de Zahra s'illuminèrent brièvement et elle se détourna, pour s'occuper des nouveaux vêtements de Wynn.

Pas très longtemps.

Toi, tu me caches quelque chose.

La porte de la suite de sa mère s'ouvrit, et Ada en sortit, les manches de son peignoir flottant autour de ses bras maigres.

- Amahdi, dit-elle, sans même regarder la servante.
 Je prendrai mon petit déjeuner dans ma chambre. Préparez ma soie de paon.
- Mr Deemus m'a demandé de m'occuper de la garderobe de Miss Kenton ce matin, expliqua Zahra, en la dévisageant. Mais je pense que Winters sera de retour sans tarder pour veiller à vos besoins.

Mila se raidit en voyant comment la mâchoire de sa mère se crispait et ses yeux s'étrécissaient. Mais Zahra ne s'en soucia même pas: elle se détourna d'elle et glissa les vêtements sous son bras. Mila se retrouva contrainte par sa propre servante de reculer dans sa chambre. Elle s'attendait à moitié à ce qu'Ada les suive, mais une porte s'ouvrit et, la seconde d'après, Ada passait sa colère sur Winters, la domestique de la famille.

Zahra referma derrière elle et déposa les vêtements sur le lit de Wynn, faisant signe à Mila de s'asseoir devant la coiffeuse. Mila s'exécuta et examina du regard la servante pendant que celle-ci la coiffait et rassemblait sa longue chevelure en chignon.

La domestique était vêtue de la tenue grise et blanche classique de sa profession, qui paraissait ridicule sur elle. On se serait presque attendu à ce qu'elle soit drapée de robes sombres, et rutilante d'une cascade de bijoux en or digne de la rançon d'un sultan. Ses pommettes étaient saillantes, et elle manipulait de façon experte la chevelure de Mila, enroulant les mèches et y enfilant une série d'épingles. Un éclair blanc brilla sous sa manche : une cordelette souple passée deux fois autour de son poignet. Mila fronça les sourcils. C'était là un étrange bracelet.

– D'où êtes-vous originaire ? lui demanda-t-elle.

Les grands yeux de Zahra se posèrent sur ceux de Mila dans le miroir.

 Vous voulez savoir quelle contrée impie a donné cette couleur à ma peau?

Mila cilla de surprise. Pas une simple servante, à l'évidence.

 Ce serait une erreur de me considérer comme une quelconque provinciale, répondit Mila. Ou de prendre mes questions pour de la curiosité polie.

Elle regarda brièvement Wynn, toujours endormie dans le lit à côté d'elles, avant de reprendre :

 Nous traversons l'Atlantique, laissant derrière nous tout ce que nous avons connu. Un homme que nous avons à peine vu va nous demander de l'appeler père. Une contrée dont nous ignorons tout va nous demander de l'appeler patrie. J'ai besoin de *comprendre* dans quoi nous mettons les pieds.

Les lèvres de Zahra tressaillirent et sa mâchoire se décrispa imperceptiblement.

- Toute la connaissance de ce monde ne changera pas la vie que d'autres ont décidée pour vous.
- Savoir change tout, rétorqua Mila, d'une voix sèche,
 où perçait quelque chose de plus cassant encore.

Il est des jours où connaître la vérité est tout ce qui nous reste.

Zahra garda le silence, mais le léger tressaillement de sa lèvre avait appris à Mila qu'elle avait touché un point sensible.

 Quelle est la signification de ce bracelet? demandat-elle, poussant son avantage momentané.

Les yeux de la jeune femme se portèrent vers la cordelette blanche passée à son poignet, puis se rivèrent sur ceux de Mila.

 Rien d'intéressant, dit-elle, avec un air de défi. Des stupidités de sauvages.

La porte s'ouvrit et Mila faillit laisser échapper un sifflement de frustration.

Madame requiert la présence de Miss Wynn, annonça
 Winters, se moquant apparemment d'avoir interrompu la conversation.

Elle avait la trentaine, mais paraissait plus âgée, avec son visage volontaire et ses traits quelconques. Son talent le plus remarquable était le stoïcisme inflexible dont elle faisait preuve face à toutes formes de traitement. Mila avait l'impression que Winters avait appris bien longtemps auparavant à détacher ses pensées et ses émotions de ses expressions. C'était sans doute la raison pour laquelle elle était au service d'Ada depuis tant d'années. Mila se leva de devant la coiffeuse et s'agenouilla à côté du lit.

 Wynn, dit-elle doucement en repoussant les boucles entremêlées de la chevelure de sa sœur. Mère te réclame.

Les yeux noirs de Wynn s'ouvrirent d'un coup. Ses lèvres se contractèrent.

Fais tout ce qu'elle te demandera, lui conseilla Mila.
 Ne crée pas de difficultés.

Wynn hocha la tête et laissa Winters l'aider à se lever, toujours dans son demi-sommeil. Mila soupira lorsque la porte se referma, puis elle se retourna pour examiner l'énigme qui lui faisait face.

- Vous me parliez de stupidités païennes...
- C'est une question de foi, répondit Zahra, qui prononça ce dernier mot sur un ton plus coupant qu'un coup de poignard.
 - − De quelle foi?
 - Ça ne vous dirait rien.
 - J'insiste.
 - Zoroastrienne.

Mila ôta sa robe de chambre et détourna le regard, irritée de devoir admettre que l'insupportable domestique avait raison. Zahra eut un rictus malicieux et lui tendit sa chemise.

- À quoi sert le bracelet? demanda Mila, qui refusait de concéder la victoire.
- À prier, répondit Zahra tout en se positionnant derrière Mila pour serrer et attacher les lanières.

Mila songea aux femmes qu'elle avait vues à Venise, caressant des rosaires étincelants en ivoire et en pierres colorées. Ce qu'elle avait sous les yeux n'était ni mieux, ni plus étrange. Et cela ne l'aidait pas du tout à comprendre la personnalité de son futur beau-père. Zahra lui tendit le corset avec un sourire condescendant, et Mila leva les bras, la laissant lui enfiler le détestable accoutrement.

- Comment vous êtes-vous retrouvée à travailler pour
 Andrew Deemus?
- Ma mère est morte, répondit laconiquement Zahra, qui serra plus fort que nécessaire.
- Donc, vous n'avez jamais vu sa demeure? insista
 Mila.
 - Je n'ai jamais quitté Venise.
- Savez-vous ce qui a causé la dispute familiale?
 demanda-t-elle sans transition, de façon à décontenancer la servante.
- Je pense qu'il y a une histoire de cœur là-dessous, comme toujours, répondit Zahra, imperturbable. Mais à présent son oncle est mort, et plus personne ne soulèvera d'objections quant à ses choix en matière de femmes.

Mila se retourna en entendant ces mots, mais Zahra serra encore d'un cran les lacets dans son dos, ce qui la contraignit à se retenir au rebord de la table. Le commentaire était à l'évidence une insulte à sa mère, mais les sentiments de Mila envers Ada Kenton étaient pour le moins complexes, et, en tout état de cause, son adversaire venait de lui apprendre quelque chose.

- Son oncle est mort? Qu'en est-il de ses parents?
- Morts également.
- Donc il est absolument seul au monde, conclut Mila.

Zahra tira d'un coup sec sur les lacets, ce qui fit haleter Mila.

- Chacun est seul au monde, commenta la servante.

4

Curtis

Sa sœur remontait la route ombragée qui passait devant leur demeure, ses épaules étroites recroquevillées, comme si elle se préparait à un orage imminent.

Elle l'avait attendu. Ce qui ne présageait rien de bon.

Il ralentit puis coupa le moteur. Il lui fallait quelques secondes à lui avant qu'elle arrive... quelques respirations supplémentaires pour dissimuler les terreurs de la forêt quelque part au fond de lui.

Sage força l'allure, le corps raide, comme un soldat de bois. Ses cheveux noirs étaient coupés très court sur l'arrière et savamment ébouriffés sur l'avant. Elle arborait d'ordinaire une mine renfrognée qui contrastait étrangement avec ses traits délicats et ses grands yeux marron. Pour l'heure, elle semblait prise au piège.

Ce n'est vraiment pas bon.

- Qu'est-ce qu'il y a? demanda-t-il, glissant la jambe par-dessus sa moto.
 - Oncle Frank est passé.

- Merde! s'exclama-t-il, se tendant brusquement.
- Tu l'as dit.
- C'était comment?
- Pas loin de Tchernobyl.
- Merde, répéta-t-il. Ça va, toi?
- Oui. Je suis arrivée au moment où il partait. Je ne suis pas entrée.
- Gare ma moto dans la remise, tu veux ? suggéra-t-il après un instant de réflexion. Je me charge de lui.

Sage avait quatorze ans et était petite pour son âge. Elle ressemblait tant à leur mère que ça en devenait douloureux. La moto était presque aussi haute qu'elle, mais elle saisit les poignées et s'activa avec une résolution farouche.

Oui, je préférerais moi aussi m'occuper d'un deux-roues qu'avoir à gérer ça.

Curtis dépassa la haie de buissons qui longeait la route et remonta l'allée envahie d'herbes sauvages.

La maison. Cette foutue maison. Parfois, il rêvait d'y mettre le feu pour qu'elle soit réduite en cendres.

C'était une demeure de style victorien à deux étages dont les corniches menaçaient de s'affaisser et dont les moulures commençaient à verdir. Elle avait été splendide autrefois — le couronnement de la réussite familiale —, mais aujourd'hui c'était avant tout le rappel que les affaires étaient parties à vau-l'eau. La famille avait *toujours* été merdique, et la demeure en était devenue le néon clignotant, le panneau électrique grésillant des hôtels miteux de bord

de route, qui annonçait au monde entier que le cœur du clan Garrett était rongé par la maladie.

Il gravit l'escalier qui donnait sur le seuil, et tendit l'oreille. Des cris et des bruits sourds lui parvinrent du premier étage. *OK*. Il ouvrit la porte.

- Papa? héla-t-il.

Pas de réponse. Juste une voix énervée et des pas lourds au-dessus de lui.

- Papa, c'est Curtis. J'arrive.

Aux aguets, il monta les marches usées qui craquaient sous ses pieds. Il atteignit le palier et se retrouva dans la petite mare de lumière multicolore projetée par la fenêtre en vitrail encastrée dans le lambris sombre.

Il avait sept ans lorsqu'ils avaient emménagé dans la vieille propriété familiale et l'arc-en-ciel était le seul endroit dans lequel il s'était senti en sécurité. Il avait l'habitude de s'asseoir sur le tapis moelleux pourpre et rose pâle délavé, agitant ses mains dans cet éclair iridescent. Il s'imaginait prendre ces couleurs en lui et traverser le monde avec toutes ces nuances de lumière ondoyant sur sa peau, tel un incroyable caméléon. Parfois sa mère s'installait à ses côtés, et elle faisait semblant de saisir les arcs-en-ciel pour les glisser dans sa poche.

Elle était morte, à présent.

Curtis regarda la porte du bureau au bout du long couloir, et franchit précautionneusement les six pas qui l'en séparaient. Les bruits de meubles que l'on déplaçait lui parvinrent, ainsi qu'une voix qui tonnait et se taisait tour à tour. - Papa, c'est moi. J'entre.

Il ouvrit doucement, prenant soin de ne pas approcher trop près avant de savoir à quoi il se retrouverait confronté.

Son père poussait une énorme bibliothèque en noyer à travers la pièce lambrissée. Les muscles de son large dos et de ses bras épais saillaient. De vieux livres à reliure de cuir et des bibelots dorés frémissaient ou basculaient à chacun de ses gestes.

Sale rejeton! Traître, fourbe, bon à rien, voleur!
Il croit que je ne sais pas. Il croit que je ne sais PAS!

D'un dernier effort puissant, il cala la bibliothèque contre le mur du fond, occultant complètement la lumière de la grande fenêtre ancienne aux croisillons plombés. Un presse-papiers en cristal — un taureau miniature — bascula et se fracassa sur le parquet. L'homme se retourna et Curtis se raidit, prêt à éviter ce qui allait suivre, mais son père ne s'interrompit pas; son regard, semblait-il, avait glissé sur son fils sans même l'apercevoir. Des éclats de cristal crissèrent sous ses pieds lorsqu'il empoigna le bureau en merisier, si imposant que deux individus robustes auraient été nécessaires pour le déplacer.

- Mais je sais, je sais. Je ne suis pas un imbécile.
- Il poussa le bureau vers la bibliothèque.
- PAPA.

C'était courir un risque que de hausser la voix avec lui, mais il était impossible d'atteindre sa conscience quand il se trouvait dans cet état. Son père se tourna et parut enfin remarquer sa présence. Tom Garrett était bel homme : une chevelure foncée, une mâchoire volontaire, des traits réguliers. Il était Curtis, mais en mieux : un mètre quatre-vingt-huit contre un mètre quatre-vingt-deux pour son fils, un torse puissant alors que Curtis était musclé, mais sec.

Il était le miroir trouble dans lequel Curtis détestait se voir.

Les grands yeux de Tom Garrett mirent trop longtemps à perdre leur air hagard. Curtis déglutit.

 Oh, fiston! Bien. J'ai besoin de ton aide. Je m'occupe de cette pièce. Commence à t'affairer dans l'autre.

Curtis maîtrisait sa respiration, inspirant par le nez, soufflant par la bouche. Comme si un contrôle minutieux sur son corps lui permettrait de combler l'écart qui les séparait, lui et son père, d'apaiser l'ouragan qui bouillonnait à l'autre bout du bureau.

- Qu'es-tu en train de faire au juste, papa?

Tom avança soudain d'un pas, balançant ses grands bras, et Curtis eut un mouvement de recul.

- À ton avis? Je fais en sorte que ce salopard ne puisse pas s'introduire ici à la faveur de la nuit! Foutu frère, toujours à comploter. Eh bien, c'est fini, j'ai compris, et je sais ce qu'on doit faire.
 - Papa, tu as pris tes pilules aujourd'hui?
 - Tu écoutes quand je te parle? Il arrive! Il va revenir!
- D'accord, papa, mais il faut d'abord que tu prennes tes pilules.

- C'est pas des pilules qui empêcheront ce fils de pute de s'emparer de ce qui m'appartient! beugla le père de Curtis en se précipitant sur lui. Elles me ralentissent! Et il choisira ce moment précis, cet enfoiré, il attend simplement son heure!
 - Je vais faire en sorte qu'il ne revienne pas, papa.

Curtis devinait la présence de Sage dans le couloir, juste hors de vue, écoutant, essayant d'estimer jusqu'à quel point la situation risquait de se dégrader. Sa peur raffermit Curtis : il n'avait pas le moindre droit à l'erreur.

Prends tes pilules, et je monterai la garde ce soir.
Je veillerai à ce qu'il ne puisse pas entrer.

Son père le dévisagea, les yeux fous. Sa poitrine se soulevait et s'affaissait violemment.

− Papa, s'il te plaît.

L'homme se relâcha d'un coup et se laissa tomber dans un fauteuil vert damassé, avant de porter les mains à sa nuque.

Ma tête, gémit-il.

Curtis aperçut un mouvement du coin de l'œil. Sage arrivait avec un verre d'eau et une poignée de pilules. Il les prit et s'approcha du géant affalé.

Il tendit le bras. Pendant quelques instants, il ne se passa rien. Son père continuait à souffler bruyamment, puis une grande paluche jaillit et se referma comme un étau sur son poignet.

Ne réagis pas. Ne bouge pas.

Son père le scruta de son regard trop intense, puis il saisit les cachets et les avala d'un coup.

- Tu devrais te reposer un peu, papa.

Il acquiesça, mais resta immobile. Curtis recula jusque dans le couloir et s'autorisa alors à respirer de nouveau librement. Sage était en haut de l'escalier, le visage crispé. Elle attendait qu'il dise quelque chose. Il hocha simplement la tête pour la rassurer, même s'il n'était absolument pas rassuré.

Ils descendirent les marches ensemble.

Plus aucun bruit ne leur parvint de l'étage supérieur.